



38^e congrès de l'association internationale des maires francophones.

Le sport, ses valeurs en ville...

Synthèse des ateliers

Réalisée avec le concours de Colette ROBITAILLE (AIMF), Cyrine BENMOULKA (RFLM), Demet KORKMAZ (TV5 Monde), Marian NAGUSZEWSKI (TV5 Monde) et Mélanie DUPARC, (Union mondiale des Villes Olympiques).

Pour le 38^e congrès de l'association internationale des villes francophones, les travaux ont porté sur la place du sport dans la ville. Les débats se sont organisés autour de trois ateliers simultanés dont le texte ci-dessous constitue une synthèse.

Le premier atelier portait sur la diversité et la complémentarité permises par le sport ; le second envisageait le sport dans la ville comme une source d'innovations et de développement local ; le dernier présentait la question des villes et des grands événements sportifs internationaux...

En guise de clin d'œil, il peut être utile d'ouvrir la réflexion en conviant Sir Winston Churchill (1874-1965), Homme d'État, écrivain. À la fin de sa vie, alors qu'il était interrogé sur sa manière d'entretenir sa santé, il répondait : « *scotch, cigars, no sport* ». Nous pouvons considérer qu'il anéantit d'un mot tout ce que nous avons débattu depuis hier. Nous pouvons aussi considérer qu'il est l'exception qui confirme la règle... Mais cette absence de pratique ne signifiait pas un total désintérêt pour le sport.

Comme Premier ministre, Churchill a en effet soutenu l'organisation des Jeux Olympiques de Londres, en 1948. Le symbole était éclatant : après la précédente édition, organisée en 1936 à Berlin par un troisième Reich sûr de sa puissance, la tenue des JO à Londres moins de 3 ans après la fin du second conflit mondial marquait la victoire finale de la démocratie...



Cette ambivalence de la place du sport est constante. Georges Orwell, l'auteur du magistral 1984, exprimait une vive méfiance à l'égard du sport : « *pratiqué avec sérieux, disait-il, le sport n'a rien à voir avec le fair-play. Il déborde de jalousie haineuse, de bestialité, du mépris de toute règle, de plaisir sadique et de violence : en d'autres mots, c'est la guerre, les fusils en moins* ». Cette vision renvoie aux images que nous connaissons des heurts entre supporters, voire entre joueurs : amateurs de sport peut-être... Pratiquants de violence plus sûrement...

Le commentaire d'Orwell est évidemment marqué par des épisodes historiques qu'il avait vécus. Et il nous appelle à la vigilance. Valens MUNYABAGISHA, président du comité olympique rwandais, en a fait écho dans son propos de ce matin. Une partie des jeunes recrutés dans les clubs de sport ont été entraînés par les groupes armés (pour la préparation du génocide).

Le sport peut jouer un mauvais rôle en effet. Mais est-il à incriminer ? Il a été question d'autres conflits au cours de cette journée... Au Cambodge, en Côte d'Ivoire... Ce sont des guerres, des génocides qui ont meurtri non seulement ces pays mais l'ensemble de l'humanité en raison même de la violence qui s'est déchaînée.

Or, face au déferlement de haine et de violence, le sport s'est imposé, cette fois comme une réponse... Il favorise la paix. Il nourrit l'espoir. Linda SANGARET nous en a fait témoignage en rappelant comment l'organisation de la Coupe du monde de Rugby (en 1995) a été une étape nécessaire de la réconciliation. Et la même volonté inspirait l'organisation de la Coupe du monde de football en 2010. Le sport et la démocratie, le sport et le vivre ensemble : c'est bien à cela que notre journée a été consacrée.

Un deuxième thème transversal aux débats est la relation du sport et de l'identité... On peut bien sûr revenir à l'enfance... Celle qui fait de nous des supporters d'une équipe, captivés par le jeu, la couleur de son maillot, la coiffure de ses joueurs... Nous retrouvons partout dans le monde des maillots des grandes équipes. Mais les équipes nationales ont aussi un rôle.



David-Claude KEMO-KEIMBOU, historien du sport, nous a montré comment, au Cameroun, le sport, en particulier le sport professionnel et le spectacle (le plaisir) qu'il procure permettait de forger une identité nationale qui était assez forte pour dépasser les identités ethniques...

Il faut bien sûr être prudent et considérer qu'il s'agit bien d'une identité ouverte, respectueuse... Daniel CHAUSSE, Vice-Président de la Fédération française de Tennis, a cité Albert Camus, qui disait « ma patrie, c'est ma langue ». Et il a proposé de soutenir une francophonie du sport (par exemple dans le tennis) qui s'appuie sur les fédérations pour favoriser les solidarités, les échanges, tant pour les pratiquants que pour les cadres, arbitres, organisateurs qui sont également nécessaires.

Tony ESTANGUET, président de Paris 2024 a souligné, lors de l'ouverture de nos travaux, à quel point la francophonie avait été déterminante dans le vote des jeux à Paris. Une telle coopération est donc possible. Alors, pourquoi pas, demain, l'organisation de jeux francophones, mais qui ne soit pas une compétition supplémentaire réservée aux meilleurs ? Ce serait plutôt une rencontre inter villes destinée à promouvoir le sport pour tous...

Mais il ne s'agit pas seulement d'envisager l'opportunité d'organiser de grands événements sportifs sans lendemains.

Dans les trois ateliers, les témoignages ont abondé pour expliquer comment il fallait se saisir de l'opportunité des grands moments sportifs pour

- participer à la réconciliation ;
- pour porter le vivre ensemble ;
- mais aussi pour apporter les équipements qui devront ensuite rester accessibles à tous... au lieu d'être abandonnés comme cela arrive parfois, au lieu d'être loin des lieux de vie... ce ne sont pas seulement des coûts, ce sont aussi des outils indispensables.
- l'équipement coûte cher... Il faut donc des dispositifs pour favoriser les dons, les échanges, les prêts du matériel, l'entraide des parents pour que tous les enfants puissent avoir la chance de pratiquer.



Il faut cependant aller plus loin : former les cadres, organiser les clubs... Et se servir des clubs, non pas seulement pour le sport mais pour promouvoir l'éducation sous toutes ses formes : apprentissage des conditions d'hygiène et de santé, de la langue... N'est-ce pas de cela qu'il s'agit lorsque Kigali organise, deux journées par mois sans voiture...

Alors que l'objectif initial était de permettre de mieux respirer dans la ville en réduisant la pollution, l'événement a encouragé une grande part de la population à se mobiliser.

Et ce n'est plus seulement l'occasion d'une pratique sportive. Plus largement, s'organise une action de santé publique, où il devient possible de faire un bref bilan de santé.

Mais il y a aussi des valeurs qui doivent être portées. En premier lieu, lutter contre les discriminations. Maty DIOUF, Adjointe au Maire de Nice, a expliqué le travail avec les associations pour lutter contre les discriminations (de genre, d'orientation sexuelle, d'âge). Il y a va d'une question de principe : ne plus permettre aujourd'hui des attitudes de rejet. Cette question était également évoquée hier...

Et ce sont les Maires qui peuvent exercer la plus grande vigilance sur le sujet.

Il y a enfin des discriminations parfois imperceptibles... Le Cercle Paul Bert, à Rennes, a donc pris le parti de proposer des règles souples pour accueillir tout le monde : les mères de famille qui souhaitent pratiquer une activité peuvent venir avec leurs enfants qui sont pris en charge dans le même temps... Travailler aux conditions réelles de la pratique est donc essentiel.

Et les villes ont une responsabilité pour agir en ce sens ! La ville de Montréal a fait état ce matin de ses expériences variées qui ont toutes les mêmes buts : le développement social, la cohésion et l'intégration, la promotion de saines habitudes de vie, notamment en favorisant la pratique du sport par un ensemble de dispositifs (aménagement d'espaces, recherche de financement, soutien à tous les enfants pour l'acquisition des équipements...). Cette politique doit favoriser l'accès à tous les équipements, sans discrimination.

D'autres exemples, présentés par des start-ups, proposaient des « solutions » pour accompagner et faciliter les pratiques individuelles et collectives. Par exemple, leurs services pouvaient permettre de d'offrir une meilleure sécurité aux pratiquants par des outils



d'alerte et de localisation ou par des informations en ligne actualisées pour savoir où pratiquer.

Ces technologies deviennent de nouveaux outils qui, à des coûts très abordables donnent la possibilité d'améliorer des performances mais aussi de prévenir des risques de blessures. Les perspectives sont nombreuses. Mais ce ne sont pas seulement les nouvelles technologies qui pourront favoriser la pratique sportive dans la ville. Ce sont d'abord les individus, les habitants, qui doivent se sentir concernés, qui doivent se mobiliser, chacun à leur niveau.

C'était le message hier de Félicité RWEMARIKA et Azza BESBES qui ont reçu le prix de la femme francophone 2018. Le sport est une des manières de rassembler et de partager, de faire vivre, autour d'un stade, un moment en commun. Et dans nos ateliers, presque tous les intervenants ont insisté sur ce point crucial.

Il ne suffit pas d'être spectateurs, il ne suffit pas d'être participants ponctuels... Il faut un engagement, sur la durée, pour exercer la responsabilité de former, d'encadrer, d'encourager, d'éduquer...

« Nous cherchons des bénévoles, nous cherchons des volontaires »... Ce fut un mot d'ordre général. Or, le sport est un moyen permanent d'éducation. Pour Albert CAMUS, le sport a son rôle dans une pratique au quotidien :

« Pour moi, je n'ai connu que le sport d'équipe au temps de ma jeunesse, cette sensation puissante d'espoir et de solidarité qui accompagnent les longues journées d'entraînement jusqu'au jour du match victorieux ou perdu. Vraiment, le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités ».

Le sport c'est donc aussi une école de la ville... C'est une longue tradition, dans tous les pays. Les jeux permettent de véhiculer les valeurs culturelles olympiques (le dépassement de soi, l'acceptation de la défaite, l'élégance et l'éloquence, l'honnêteté...).

Mais ce n'est pas un projet spontané. Les villes peuvent prendre leur part à ce défi : en accompagnant et en soutenant les responsables des comités et des clubs sportifs, en les reconnaissant comme des interlocuteurs responsables et porteurs d'une immense énergie.



Donikpo KONE, Directeur des Affaires socioculturelles à la mairie de Yopougon, a expliqué comment le sport pouvait participer à la cohésion sociale mais aussi quels efforts il fallait produire pour animer, soutenir, travailler à l'échelle des quartiers...

Le sport comme vecteur de lien social... Même si cela ne doit pas faire illusion : ce n'est pas une solution miracle des politiques publiques. Mais c'est une possibilité pour :

« Aller vers une société moins exclusive pour ne pas avoir à réinclure ».

Les maires auront des responsabilités à prendre et devront aussi dialoguer pour partager les expériences mais aussi pour développer ensemble des événements pour favoriser vivre ensemble, santé et citoyenneté par le sport. Ce ne sont pas forcément de grands projets, mais parfois des microprojets comme le présentait l'AFD...

Il leur faut donc une arène pour en débattre : et l'AIMF aura un rôle à jouer.

Et nous allons donc conclure par cette injonction amicale à l'AIMF, c'est-à-dire à nous tous.

Injonction que je vais reprendre de Philippe ROTH, disparu en mai dernier :

« en sport, tout demande de la détermination. Les trois D : Détermination, Disponibilité, Discipline. Et la réussite est à portée de main... »...

Tout un programme... sportif bien entendu !